La guirlande
merveilleuse
Eugénie Frété

Il y avait une fois une guirlande merveilleuse que personne n'osait choisir.
Elle avait été fabriquée, jadis, par l'artisan le plus talentueux de Venise.
Elle portait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel découpées en fleurs pulpeuses.
Des fils d'or avaient patiemment tissé l'étole bariolée de sa longue tresse.
Le jour de sa naissance, elle fut suspendue au présentoir du plus célèbre commerçant.
Tous ceux qui entraient dans sa boutique étaient par elle comme fascinés.
Pourtant, personne ne se décidait à l'acheter.

Il est vrai que son prix était élevé, à la hauteur de sa prestance.
Mais l'hésitation s'emparait même des plus fortunés.
Une force mystérieuse semblait intercaler un frein entre leur désir et l'acte.
Ainsi, après avoir été admirée et louée, la guirlande se retrouvait seule, à serpenter en vain.
Les objets qu'on lui préférait étaient souvent moins beaux et plus chers.
Face à ce constat chaque jour recommencé, la guirlande merveilleuse perdit espoir.
Sa détresse fut telle qu'elle prit la forme d'une bouche qui pleure.

Un soir, à l'heure de la fermeture, entra dans la boutique une drôle de voiture.
Un fauteuil sur deux roues poussé doucement par une femme.
Fort intriguée, la guirlande se tortilla et se mit en position pour mieux observer.
Quelle ne fut sa surprise de voir, assis dans ce fauteuil mouvant, un petit garçon !
Il était collé à son siège pendant que son char avançait lentement en grinçant.
« Hé là, cria le boutiquier, faites attention ! Tout est précieux, ici, et fragile ! »
« Ce garçon semble bien plus fragile que tout ! », pensa la guirlande en regagnant sa place.

Le petit garçon était, en effet, pâle et ses membres restaient étrangement immobiles.
Seuls ses yeux noirs allaient et venaient, réalisant les promenades interdites à ses jambes.
« Nous faisons attention et nous allons acheter quelque chose », dit la mère en s'excusant.
Le boutiquier pointa du doigt une toupie, puis un petit cheval en bois, puis un masque…
« Vous trouverez ici les produits des meilleurs artisans », se vanta-t-il.
Mais la mère ne faisait que suivre le regard de l'enfant…
Celui-ci s'était fixé sur la guirlande, émerveillé.

« Nous voulons cette guirlande-là ! », dit la mère, déterminée.
Dissimulant son étonnement, le marchand décrocha la guirlande et l'emballa délicatement.
À travers le tulle dans lequel on l'enveloppait, la guirlande vit briller les yeux de l'enfant.
Une fois installée dans une boîte à chapeau, elle se sentit tendrement enlacée.
Décidément, ce petit garçon avait eu le coup de foudre… Mais quel était son dessein ?
Sur cette question, la guirlande entendit le fauteuil vrombir comme un char d'assaut.
Elle se dodelina dans sa cage et attendit le moment de sa libération.

La mère déballa le paquet, accrocha la guirlande au plafond et la déploya tout le long.
La voici à présent emprisonnée dans une chambre, à côté d'un fatras de jouets silencieux.
« Ah, ce destin qu'est le mien ! » soupira-t-elle.
« Si longtemps dédaignée de tous, et maintenant enfermée dans une chambre !
Suspendue au-dessus d'un infirme, alors que mon corps aérien aime le mouvement ! ».
Et son soupir fut si profond qu'il ébouriffa les cheveux du petit garçon.
« Pourquoi m'as-tu choisie ? », lui demanda-t-elle pour rompre sa détresse.

« Je ne sais pas, répondit l'enfant, mais je m'appelle Jim, et toi ? »
Cette question ouvrit soudain à la guirlande les portes d'un monde nouveau.
« On ne m'appelle pas, répondit-elle. Mon étiquette ne mentionnait que mon prix… »
« Pour moi, tu n'as pas de prix », remarqua Jim. Et il ajouta :
« Tu es ma ligne colorée, ondulante et serpentine – tu es ce que je ne suis plus ! »
« Appelle-moi "Serpentine", dit alors la guirlande. Mais pourquoi es-tu dans ce fauteuil ? »
Être nommée la reliait soudain à ce garçon qui, jusqu'ici, lui donnait le bourdon.

« Un jour je suis tombé sans plus jamais me relever », dit Jim.
« Pourquoi es-tu tombé ? », demanda Serpentine.
« Je ne me souviens de rien », répondit tristement Jim.
« L'oubli vaut parfois mieux que le souvenir… », pensa Serpentine.
« Souffres-tu ? », demanda-t-elle de plus en plus attendrie.
« Je souffre des autres ! répondit Jim. Ils me traitent avec pitié ou ils me fuient »
Cette réponse alla droit dans le cœur de Serpentine.

Elle se souvint de sa détresse quand, dans la boutique, personne ne la voulait choisir.
N'avait-elle pas, elle aussi, terriblement souffert d'être dédaignée et délaissée ?
À ce moment là, leurs pensées se croisèrent en silence.
« Pour ma guirlande, ma chambre où nul, sauf maman, ne vient n'est-elle pas une prison ? »
Cette pensée assombrit Jim et ses yeux furent embrumés de larmes.
« Il ne sert à rien à mon petit garçon que je me pavane le long de son plafond ! »
Cette pensée donna à Serpentine une toute nouvelle impulsion.

Serpentine fonça vers la fenêtre et improvisa une valse langoureuse.
Elle allait et venait, déployant, le long des vitres, l'éventail de ses mille couleurs.
D'un geste vif, Jim fit tourner ses roues et se glissa près d'elle pour mieux la contempler.
Son attention fut aussitôt attirée par le bruit des enfants venus de la rue.
Leurs yeux étaient magnétiquement attirés par la guirlande dansante.
Pour la première fois, ce n'était plus lui qu'on regardait…
Pour la première fois, il eut envie de se lancer, seul, sans sa mère, dans la ville.

Jim poussa donc son fauteuil hors de la chambre et ouvrit la porte de leur maison.
« Venez, venez ! cria-t-il aux enfants rassemblés sur la place.
Venez voir les prouesses de ma guirlande merveilleuse ! »
Comme envoûtés, les enfants acceptèrent l'invitation.
Ils pénétrèrent dans la chambre de Jim comme dans un somptueux théâtre.
Jim les accueillit en chef en leur demandant de prendre place sur les coussins.
Les yeux des enfants brillaient d'une joie insolite.

Pour soutenir les prouesses de la guirlande dansante, ils se mirent à chanter.
À chacune de leurs chansons, Serpentine improvisait une nouvelle danse.
« Le vrai Carnaval, c'est ici ! », décréta l'un d'entre eux.
« Allons chercher nos masques, nos costumes et nos lampions ! », suggéra un autre.
Ils s'en allèrent donc, pour revenir tous superbement déguisés.
« Maman, maman, supplia Jim, tu nous fais un énorme gâteau ? »
Débordée de joie inespérée, la mère rassembla les meilleurs ingrédients.

Mais, irritée de voir la guirlande se mêler de tout, la mère s'en empara pour la ranger.
Alors, au lieu de se plier à la force, la guirlande se mit à voler comme un oiseau !
Voyant son unique amie prête à partir, Jim fut plus que jamais terrifié.
« La fenêtre ! Ferme la fenêtre ! supplia Jim. Si elle part, je suis perdu ! ».
Mais déjà Serpentine s'enroulait autour du cou de Jim et l'entraînait hors des murs…
Face au fauteuil vide, encore tremblant sous le choc, la mère fut désemparée.
« Que vais-je devenir sans Jim ? Voici ma raison de vivre envolée ! »

Jim serpentait à présent au-dessus de la ville, parée pour la grande fête.
Enfin, Serpentine et Jim étaient libres d'aller là où le cœur les portait !
Sur leur chemin aérien ils rencontrèrent les enfants en train d'arriver.
« Hé ho ! Suivez-nous ! », leur cria Jim du haut de son attelage bariolé.
« On ne peut pas ! », protestèrent-ils, et ils se sentirent lourdement prisonniers du sol.
À ce moment là, Serpentine fit un plongeon et fonça sur un vendeur de ballons.
« Prends-les tous ! », souffla-t-elle à Jim qui, d'un geste agile, s'exécuta.

Serpentine atterrit provisoirement près d'un puits situé au milieu d'une place.
Aux enfants rassemblés, Jim proposa des ballons scintillants comme des lampions.
Chacun choisit avec émerveillement le ballon qui portait sa lumière préférée.
Puis, tous ensemble, ils formèrent une brillante étole multicolore.
Cette étole avançait à présent aussi vite que le vent qui poussait Serpentine.
« Vous pouvez nous suivre maintenant ! », constata Jim, heureux.
« Nous sommes votre escorte terrestre ! », répondirent en chœur les enfants.

« Mon âme est légère comme un attelage ailé ! », se disait Jim.
« Mon corps est léger comme une étoile qui danse ! », se disait Serpentine.
« Mon cœur est léger comme un pétale ! », disait chaque enfant, nommant sa fleur favorite.
À mesure que le jour avançait, les citadins déguisés emplissaient les rues de la ville.
Eux, si fiers de montrer leurs costumes, n'avaient plus d'yeux que pour les deux cortèges.
Leurs regards allaient, infatigablement, du sol au ciel et du ciel au sol.
« Est-ce une initiative du nouveau maire de Venise ? », se demandaient-ils, intrigués.

Les adultes oublient que les vrais rêves surgissent d'eux-mêmes, imprévisiblement.
Cet oubli les confine dans des costumes que d'autres ont cousu pour eux.
À leurs habits prêts à porter, ils s'ajoutent des masques pour mieux se divertir.
Ainsi accoutrés, ils se côtoient, cherchant à deviner les uns les intentions des autres.
Ainsi fagotés, ils roulent sur des voies prétracées, empruntant et perpétrant les routines.
« Que c'est drôle, cette foule qui marche tout entière dans le même sens ! », se dit Jim.
« C'est drôle, cette promenade sans autre but que la promenade ! », se dirent les enfants.

À ce moment là, Serpentine survolait la maison de Jim.
Depuis la fenêtre de la cuisine, celui-ci vit sa mère pleurer à pleines larmes.
La vue du fauteuil vide forait son regard en y creusant comme un puits profond.
Jamais Jim n'avait vu un tel désespoir s'abattre sur sa mère.
Même pas quand elle était lasse de traverser les ponts avec sa chaise d'infirme.
Surtout pas les jours où Jim, n'en pouvant plus d'être cloué, sombrait dans le chagrin.
Ces jours-là, sa mère s'inventait un courage qui dépassait toute limite.

« Arrêtons-nous un instant, Serpentine, prenons maman avec nous ! »
« Ce n'est pas son moment ! », répondit Serpentine, tranchante.
« C'était le moment pour moi ! », protesta Jim, furieux.
« C'est ton moment à toi et à toi seul ! », précisa Serpentine, déterminée.
« Faut-il être seul pour se sentir libre ? », demanda Jim, amer.
« Certes non ! répondit Serpentine, agacée. Tu oublies les enfants qui nous suivent ? ! »
Cette réponse plongea Jim dans une réflexion sans précédent.

Depuis sa chute dans un monde immobile, sa mère ne l'avait pas quitté.
Toujours là, aux petits soins, elle prévenait son moindre besoin.
Sa vie s'était ramassée autour de l'enfant irrévocablement blessé.
Elle avait même délaissé le père de Jim qui, las, s'en était allé.
Inlassablement, le long des jours, elle poussait Jim entre l'école et sa chambre.
Le soir, en bordant le lit de son fils adoré, infatigablement, elle murmurait :
« Ah ! Que deviendra mon pauvre Jim quand sa maman ne sera plus ? »

L'envolée fantastique devint soudain bien plus qu'une fabuleuse aventure.
Les réponses sibyllines de Serpentine obligeaient Jim à repenser sa vie.
Elles révélaient soudain les liens que la tendre protection ajoutait à ses chaînes.
Car, sans le savoir, il était lesté d'un fil à l'âme.
Car, sans le vouloir, il s'accrochait lui-même à ce fil invisible.
« Maman m'a enfermé dans une cage dorée ! ». Cette pensée en éveilla aussitôt une autre :
« En me laissant faire ainsi, j'ai fait de ma mère ma prisonnière ! »

Depuis sa hauteur toute nouvelle, Jim prit une décision.
Il décida d'attendre le moment de sa maman.
Pour l'attendre, il demanda à Serpentine de voler loin de la ville.
« Mais le Carnaval bat son plein ! », protesta-t-elle, indignée.
« N'as-tu pas eu ton moment l'instant où je t'ai choisie ? », lui dit Jim pour l'apaiser.
Serpentine fit une pirouette d'acquiescement et obéit contre son gré.
« Ah, ces humains ! soupira-t-elle. Une fois instruits, ils donnent des leçons ! »

Les enfants étaient toujours là, accompagnant gaiement le vaisseau aérien.
Ils allaient, ignorants de l'histoire se tramant au-dessus de leurs ballons.
Soudain, Jim se souvint d'eux avec un gros pincement au cœur.
Abandonnerait-il déjà, décevrait-il lourdement ces amis si fraichement acquis ?
Devinant la pensée de Jim, Serpentine fora une ingénieuse issue.
Frottant le bout de son ruban finement ciselé, elle en fit jaillir un flot de confettis.
Attirés par cette nouvelle merveille, les enfants s'éloignèrent joyeux et sans rancune.

À présent, Jim et Serpentine volaient au-dessus de la mer.
L'un et l'autre s'éloignaient, soulagés, du lieu de leur étrange prison.
L'un et l'autre savaient par leur cœur qu'aucune chaîne n'aurait plus de prise sur eux.
Certes, le monde demeurait un lacis de contraintes obscurément mêlées.
Mais, de ce magma confus, ils savaient désormais faire des situations à vivre.
À vivre en inventant des clés pour ouvrir les portes les plus fermement verrouillées.
À vivre en espérant, sans l'attendre, un événement inconnu à rendre heureux.

Au bout du voyage, leur ville d'origine devint pour eux source d'inépuisable liberté.

- Fin -